

RÉSISTANCE ET DÉPORTATION

1er décembre 2005 Université Paris 7-Denis Diderot UFR Études Interculturelles de langues appliquées (EILA)
Exposé revu en juin 2006 par son auteur FRANÇOIS AMOUDRUZ

Introduction.

Repères historiques et commentaires.

1914-1918

La première guerre mondiale « la Grande Guerre », prend fin avec l'Armistice du 11 novembre 1918. Les belligérants (France et Allemagne) signent en 1919 le Traité de Versailles qui laisse l'Allemagne exsangue et aura de lourdes conséquences pour ce pays et pour l'Europe.

1939-1945

La seconde guerre mondiale. Les victimes militaires et civiles se chiffrent en dizaines de millions de personnes, sans doute 50 millions de morts. Elle prend fin le 8 mai 1945 par la capitulation sans condition des armées du IIIe Reich.

30 janvier 1933 : Adolf Hitler est élu Chancelier du IIIe Reich. L'Allemagne est en crise économique, le mark n'a plus de valeur, le chômage est très élevé. Hitler apparaît comme le sauveur. Il est en tous cas le guide, le "Führer" (en Italie, Mussolini est le "Duce", en Espagne Franco le "Caudillo"). Hitler justifie sa politique expansionniste par une notion nouvelle : le besoin "d'espace vital" (Lebensraum).

1938 : Il envahit l'Autriche et la Tchécoslovaquie. Paris et Londres laissent faire et signent avec lui les accords de Munich.

1939 : C'est le tour de la Pologne dont le territoire est partagé entre Hitler et Staline : signature du pacte germano-soviétique (23 août). Ç'en est trop pour les Alliés. Le 2 septembre 1939 la France et la Grande-Bretagne déclarent la guerre à l'Allemagne.

Hiver 39- 40 : Les armées ne bougent pas, c'est la drôle de guerre.

Juin 1940 : Les troupes allemandes, après contournement de la ligne Maginot envahissent la France. Nos armées sont défaites. C'est la débâcle. La population fuit sur les routes de France vers le Sud, démunie de tout et attaquée par les "Stukas" (de Sturzkampfflugzeug : bombardier allemand d'attaque en piqué).

Le 16 juin, le Président de la République, Albert Lebrun, nomme le Maréchal Pétain Président du Conseil, en remplacement de Paul Reynaud démissionnaire. Pétain annonce à la radio, le 17 juin, que son gouvernement va demander l'armistice (sa signature intervient le 22 juin à Rethondes).

En juillet 1940, Pétain obtient du Parlement les pleins pouvoirs (seuls 80 parlementaires les lui refusent). Il a désormais les mains libres pour pratiquer sa politique. À 84 ans, il se fait attribuer le titre et les fonctions de Chef de l'État. La justice sera rendue en son nom : « Nous, Philippe Pétain, maréchal de France, chef de l'État ». La République a vécu.

Il lance à l'intérieur sa politique de "Révolution Nationale" avec sa devise : « Travail, Famille, Patrie », et, à l'extérieur, il s'engage, selon ses propres termes, dans la voie de la collaboration.

Conséquence de l'armistice : les troupes allemandes se retirent du Sud de la France qui est dorénavant coupée en deux zones : la zone Nord (et la façade atlantique) occupée, et la zone Sud, non occupée. Ces zones sont séparées par une ligne de démarcation. Pour la franchir, des justificatifs et laissez-passer sont nécessaires.

Novembre 1942 : Cette situation prend fin. La totalité du territoire national est occupée par l'ennemi, suite au débarquement allié en Afrique du Nord.

Revenons à juin 1940.

Le gouvernement Paul Reynaud compte dans ses rangs un sous-secrétaire d'État à la Défense Nationale, Charles de Gaulle, général de brigade de l'arme blindée. Le 17 juin, Charles de Gaulle, dégagé de toute fonction ministérielle, suite à la démission de Paul Reynaud, part immédiatement à Londres pour continuer le combat. Le 18 juin, depuis la BBC, il lance sur les ondes son appel resté célèbre « *La France a perdu une bataille ; elle n'a pas perdu la guerre.* »

Contrairement à Pétain (le vainqueur de Verdun, Maréchal de France...) de Gaulle est alors peu connu des Français et son appel ne sera entendu que par un petit nombre de nos compatriotes

sur leur TSF. Que dit en substance cet appel ? «Vous devez continuer le combat, vous opposer par tous les moyens à la présence de l'ennemi sur notre territoire, le poursuivre et le chasser hors de nos frontières ».

Les Français approuvent intérieurement mais ne savent ni comment agir, ni comment résister.

Première partie : LA RÉSISTANCE.

Définition. Pour Le Petit Larousse Illustré il s'agit d'« *une action clandestine menée en Europe par les organisations civiles et militaires contre l'occupant allemand au cours de la seconde guerre mondiale. En France, les mouvements de résistance furent unifiés en 1943 dans le Conseil National de la Résistance.*

Par son activité (renseignement, propagande, sauvetages, sabotages) la Résistance a contribué fortement à la libération du territoire et au soutien de l'action du général de Gaulle. »

Il ne faut surtout pas s'imaginer que cette résistance s'est mise en place du jour au lendemain.

A - Résister, oui. Mais où, avec qui, comment, pourquoi ... ?

a) Où résister ? Plusieurs organisations se mettent peu à peu en place.

* Les Forces Françaises Libres (FFL) : celles et ceux, peu nombreux, qui vont plus ou moins rapidement rejoindre de Gaulle à Londres par la mer : pêcheurs bretons, marins, certains militaires, hommes politiques...).

* Les Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) : celles et ceux qui ont décidé de lutter à l'intérieur du pays.

* Les Francs Tireurs Partisans Français (FTP) en sont une branche et comptent dans leurs rangs la Main d'Oeuvre Immigrée (MOI).

b) Qui résiste ? Toutes les catégories de la population sont concernées, de l'ouvrier d'usine au pêcheur, de l'enseignant à l'officier, du cadre au paysan, du croyant au non-croyant, du communiste à certains nationalistes de droite, de l'actif au retraité. La Résistance rassemble des hommes et des femmes de toutes origines sociales, croyances et opinions unis pour reconquérir la liberté et l'indépendance de leur patrie.

Dans les premiers temps, ce sont des personnes isolées qui agissent dans une totale inexpérience, de façon plus ou moins maladroite et imprudente, puis par petits groupes avec effet boule de neige. Se révèlent alors des meneurs d'hommes qui noyautent, recrutent, créent des mouvements. Ils ont des contacts avec Londres par émetteurs-récepteurs radio, parachutages et largages de matériel par avions, envois d'émissaires par de Gaulle...

c) Pourquoi résister ? Les motivations des uns et des autres sont multiples et souvent entremêlées. On pourrait, me semble-t-il, en recenser deux types :

* les motivations plus purement patriotiques. Chacun était pénétré de notre histoire, notre pays ayant connu depuis 70 ans trois guerres avec l'Allemagne (1870-1871, 1914-1918, 1939-1940) et leurs cortèges de misère, mais pénétré aussi d'un certain sens de l'honneur :

- le refus d'accepter la cessation des combats, c'est-à-dire le refus de l'armistice ;

- une certaine admiration pour ceux partis à Londres, et l'envie de faire comme eux, mais en menant des actions sur le territoire national ;

- le besoin aussi d'agir et de faire comprendre à l'occupant qu'il est indésirable sur notre sol, besoin tempéré - et c'est là la complexité - par le fait que Pétain, en raison de son passé militaire prestigieux, a continué pendant longtemps à jouir de la confiance de la très grande majorité des Français.

* les motivations de nature idéologiques. Dès avant 1939 des opposants à cette guerre avaient dénoncé les accords de Munich, manifesté et connu (surtout les communistes) l'internement dans des camps ouverts au sud de la France pour accueillir des républicains espagnols fuyant le franquisme.

La résistance au nazisme va se durcir dans les rangs des membres du PCF à partir de l'invasion par Hitler et ses troupes de l'URSS en juin 1941, valant ipso facto rupture du pacte germano-soviétique.

Cette résistance était en germe dès 1933, les premières victimes du national-socialisme ont été les antifascistes allemands, en particulier les communistes qui remplirent les premiers camps de concentration. Les communistes français, au nom de la solidarité internationale, ne l'avaient pas oublié.

d) Comment résister ? Oui, comment ? Sans moyens financiers, et surtout sans instructions qui auraient pu suggérer une méthode, des techniques... fournir du matériel... Certaines formes de résistance vont se mettre en place empiriquement suite à des conversations privées entre amis, collègues, voisins... pour tâter le terrain et voir en qui on peut avoir confiance. On va écrire à la main des tracts, des feuilles, des affiches appelant à résister. On s'enhardit en s'habituant à agir dans la clandestinité, en recourant aux machines à écrire, à de petites imprimeries installées dans des caves (exemples : l'imprimerie de Témoignage Chrétien au Champ de Mars ; les journaux clandestins le Populaire, Combat, Franc-Tireur, Police et Patrie, France d'abord, Libération...) La bicyclette sera elle aussi très utilisée comme moyen de liaison, transports de messages...

D'autres formes d'activité vont rendre les plus grands services à la Résistance.

- le renseignement (2e bureau). Objectif : s'informer sur les allées et venues de l'ennemi, ses moyens de transport et sur ce qu'il transporte. Ces informations sont retransmises en langage codé à Londres où elles pourront se traduire en bombardements, et à la résistance intérieure qui fera sauter des wagons, des voies ferrées, des ponts - au bon endroit et au bon moment.

- le sabotage : par minage et utilisation d'explosifs sur les voies ferrées pour neutraliser des transports de matériels de guerre et de troupes. Les cheminots français se sont trouvés en première ligne dans cette forme de résistance.

- le parachutage : récupération par les résistants de containers lancés de nuit sur des terrains en rase campagne après informations par Londres par messages codés. Parachutages aussi de résistants (femmes et hommes) largués par avion pour mener en France des actions de combat dangereuses.

- le sauvetage : récupérer et mettre en lieu sûr des aviateurs alliés blessés ou parachutés après des combats aériens sur notre sol.

- les atterrissages nocturnes, très risqués pour amener ou récupérer des personnalités du monde de la Résistance (Jean Moulin, Christian Pineau, les Aubrac...) Cette rapide énumération, non exhaustive, permet de mesurer le degré des risques encourus .

Les réseaux, les mouvements de résistance se mirent en place petit à petit :

- COMBAT avec Frenay,
- LIBÉRATION NORD avec Christian Pineau,
- LIBÉRATION SUD avec Raymond Aubrac,
- ALLIANCE avec Marie-Madeleine Fourcade,
- l'ARMÉE SECRÈTE avec le général Delestraint...

Par souci de clandestinité, ils ne se connaissaient pas au sein d'un même mouvement, ils utilisaient des surnoms comme par exemple des noms d'animaux.

De Gaulle et son entourage ont parfaitement compris que le but recherché, chasser les nazis du sol national, ne pouvait être atteint sans l'unification de la Résistance, afin qu'elle puisse être efficace le moment venu. Et il va confier cette lourde mission à un de ses plus proches collaborateurs, Jean Moulin. En 1943, alors que la France est occupée dans sa totalité par les troupes allemandes, alors que la Gestapo développe ses antennes et arrête les résistants avec l'aide de la milice de Pétain, de sa police et de sa gendarmerie, Jean Moulin atterrit en Provence puis réunit à Paris le 26 mai 1943 les responsables des principaux mouvements. Il constitue ce même jour le Conseil National de la Résistance dont il prend la présidence.

Le 21 juin 1943, la Gestapo l'arrête à Caluire, dans la banlieue lyonnaise, avec d'autres responsables de la Résistance, dont Raymond Aubrac. Torturé au fort de Montluc, Jean Moulin mourra au cours de son transport. Mais sa mission d'unificateur de la Résistance ne s'arrêtera plus jusqu'à la victoire finale, le 8 mai 1945.

B - Les liens entre la résistance et la déportation.

Entreprises en 1941, les actions de résistance vont se développer en 1942 et se multiplier en 1943. Les techniques de guérilla, d'embuscade et de sabotage se perfectionnent. On assiste dans le même temps à une prise de conscience de la population qui prend ses distances par rapport à la politique menée par Pétain : dispositions antijuives dès octobre 1941 avec les interdictions professionnelles qui en sont le corollaire, rafle du Vel'd'hiv en juillet 1942 menée à Paris par les gardes mobiles, politique de collaboration et comportement de la milice française de Vichy.

Nos compatriotes se méfient aussi de Pierre Laval, chef du gouvernement qui va décider d'envoyer les enfants juifs rejoindre leurs parents à Drancy, antichambre d'Auschwitz, sous prétexte qu'il ne faut pas séparer les familles. Pour aider l'Allemagne nazie, qui a perdu près d'un million d'hommes à la bataille de Stalingrad, le même Pierre Laval va prendre en février 1943 un décret instaurant le Service du Travail Obligatoire (STO). Beaucoup de jeunes Français, réfractaires à ce départ en Allemagne, vont se cacher puis rejoindre les maquis. Depuis fin 1942, toute la France est occupée militairement et les antennes de la Gestapo se développent. On assiste à un durcissement des autorités de police françaises et allemandes (Gestapo), qui va se traduire par de nombreuses arrestations sur tout le territoire, par un essor des lieux d'internement (supérieurs à 1.000 !) d'où nos camarades partiront vers les camps de concentration du IIIe Reich.

Deuxième partie : LA DÉPORTATION ET LE SYSTÈME CONCENTRATIONNAIRE NAZI.

On ne peut évidemment évoquer le thème de la Déportation sans reprendre la classification nazie des camps en deux catégories distinctes : les camps d'extermination et les camps de concentration.

A - Les camps d'extermination.

Pour chercher à expliquer le comportement consistant à anéantir avec méthode et calcul des millions d'êtres humains en raison de leur appartenance à un peuple, il faut avoir présent à l'esprit que la doctrine hitlérienne est basée sur le concept de race et s'inspire d'ailleurs des ouvrages parus au 19e siècle sur l'inégalité des races, tels Gobineau, Darwin, Chamberlain...

Le national-socialisme a décrété qu'il existe une race supérieure, la race aryenne, celle des Germains du Nord, grands, blonds aux yeux bleus qu'il faut promouvoir et perpétuer. D'où la création en 1935 de l'Office Central de la Race et du Peuplement qui va instaurer le Lebensborn (littéralement : « source de vie ») Les bâtiments ainsi dénommés sont destinés d'une part à l'accueil d'enfants et d'adolescents de bonne race - dont l'identité et la nationalité seront germanisés - kidnappés dans les territoires occupés et annexés en vue de leur adoption ; d'autre part aussi à assurer la procréation dirigée de nouveaux-nés conçus par des hommes de la SS et des dignitaires nazis assurés de la discrétion de leur passage en ces lieux, dès lors que l'objectif est la reproduction de la race élue si chère au Führer. Pour Heinrich Himmler (Reichsführer SS) « *l'homme ne va plus descendre du singe, mais du SS* » Mais si race supérieure il y a, il en existe donc qui sont inférieures. Tels sont les malades mentaux, les criminels irrécupérables. Ils seront stérilisés. Quant aux vagabonds, prostituées, homosexuels, gitans, ils seront internés dans des hôpitaux, mais aussi dans des camps de concentration.

Et puis il y a les juifs, à commencer par les juifs allemands, indésirables sur le territoire du IIIe Reich : ils sont tenus pour responsables de tous les maux dont souffre notamment l'Allemagne. Dès avril 1933, des textes vont les exclure de la fonction publique et restreindre pour eux l'exercice de professions libérales. Les lois racistes de Nuremberg (1935) interdisent le mariage et les rapports sexuels entre juifs et aryens.

Il faut les pousser à émigrer. L'assassinat à Paris d'un diplomate allemand par un juif va déclencher la Kristallnacht, la "nuit de cristal" : le 9 novembre 1938, les juifs sont pourchassés par les SA (Sturmabteilungen = Sections d'Assaut), et leurs biens pillés. Hitler qui, depuis 1919, exprime son antisémitisme, en profitera pour faire interner 30.000 juifs en camp de concentration.

En juillet 1941, il décide de régler la "question juive" pour tous les juifs d'Europe par des mesures que la conférence de Wannsee (janvier 1942) va mettre en œuvre sous la dénomination de Endlösung (la solution finale). Des camps d'extermination sont créés, comme Maïdanek ou Treblinka - essentiellement en Pologne; d'autres, comme Auschwitz, Birkenau, Monowitz, sont agrandis et adaptés pour y enfermer et faire disparaître globalement des millions de juifs de toute l'Europe, coupables d'être nés juifs.

Ce génocide, subi aussi par les tziganes, a été perpétré pour des motifs raciaux (c'est la Shoah : mot hébreu qui signifie "catastrophe").

B - Les camps de concentration.

Leur fait générateur est tout autre. De nature politique, ils concernent les opposants au régime national-socialiste arrêtés par mesure de répression et mis ainsi hors d'état de nuire ; aucun interné ou déporté ne devait sortir vivant de ces camps.

a) Origine et montée en puissance.

Les premiers camps ont été ouverts dès avril 1933 (Dachau, Oranienbourg devenu Sachsenhausen) pour y enfermer les antifascistes allemands. Ils étaient communistes, socialistes, libéraux, francs-maçons. Ceux qui ont survécu aux premières années d'internement ont été utilisés pour la construction d'autres camps de concentration en 1937 et 1938 : Buchenwald, Flossenbürg, Neuengamme, Mauthausen, Ravensbrück, et, en 1941, le camp de Natzweiler-Struthof en Alsace.

Au fur et à mesure de la mise en application par Hitler de sa politique du Lebensraum (espace vital), c'est-à-dire l'invasion et l'annexion des territoires occupés, les nazis (armée, gendarmerie, Gestapo ...) arrêtaient les résistants et les jetaient dans des camps qu'il fallait créer ou agrandir. Peuplés de plus de 22 nationalités différentes, certains d'entre eux étaient devenus de véritables villes : en janvier 1944 m'a été attribué à Buchenwald le numéro de matricule 40.989. D'autres ne pouvaient s'agrandir du fait de la topographie : fin février 1944, mon numéro à Flossenbürg était le 6.683.

Mais on peut dire que, toute dimension mise à part, la structure et l'organisation restaient semblables.

b) Structure et organisation.

Le haut-commandement des camps de concentration et des camps d'extermination était placé sous l'autorité de Heinrich Himmler, Reichsführer SS.

Au sommet de la hiérarchie d'un camp se trouvait la SS avec à sa tête un officier supérieur. La gestion du camp, ou plutôt son organisation interne était assurée par le Lagerälteste (doyen du camp) qui était lui-même un détenu. Malgré son titre, il n'était pas forcément le plus ancien du camp, mais c'était un homme déjà pourvu d'une certaine expérience de la vie concentrationnaire. Il s'agissait le plus souvent d'un détenu de droit commun (triangle vert) ; il est toutefois arrivé que le commandant SS accepte comme Lagerälteste un détenu politique (triangle rouge) qui à Buchenwald comme aussi au Struthof furent à une certaine période des communistes allemands.

Le camp est composé d'un certain nombre de baraques (très variable), chacune prévue pour contenir 250 détenus, avec à sa tête un Blockälteste (block = baraque).

Sont adjoints à ce chef de block un ou plusieurs Stubendienste (littéralement "service de chambrée") eux aussi détenus, chargés de veiller à l'entretien et au bon ordre de la baraque, à la distribution de nourriture, au rassemblement pour la toilette (!) et pour les appels, au transport des malades au Revier (infirmerie) et des morts au crématoire.

En outre, on trouve dans tous les camps et leurs Kommandos (petits camps rattachés au camp principal) des Kapos (littéralement "Kamerad-polizei" c'est-à-dire police des camarades). Ce sont toujours des détenus, généralement de droit commun (triangle vert), directement rattachés au commandant SS du camp, choisis pour leur brutalité et leurs coups de gueule. Ils sont chargés de la surveillance des autres détenus, notamment les "politiques", qu'ils dénoncent facilement à l'appel après avoir relevé leur numéro au travail. Ils frappent à mains nues ou avec un nerf de bœuf sans rime ni raison, sèment la terreur et reçoivent pour leurs bons services des rations supplémentaires de nourriture qui les incitent à tout faire pour ne pas perdre leur parcelle de pouvoir, d'où leur docilité vis-à-vis des SS.

c) L'essor des Aussenkommandos (Kommandos extérieurs).

Au cours de la mise en application de la politique expansionniste nazie, les armées allemandes ont subi des revers importants et des pertes humaines considérables, notamment en URSS (un million de morts, rien qu'à Stalingrad en février 1943).

Pour remplacer les morts, il fallut faire appel aux travailleurs civils allemands. Ces ponctions pesèrent lourdement dans les usines d'armement. Les chefs d'industrie nazis (Krupp, Daimler-Benz, Mercedes, Messerschmidt...) se tournèrent alors vers les détenus des camps en négociant avec la SS qui se fit verser le prix du travail de cette main-d'œuvre "gratuite".

De nouvelles structures furent ainsi créées ou aménagées : ces petites usines, filiales de filiales de firmes nazies, avaient toutes les spécificités d'un camp de concentration et étaient rattachées directement à un camp principal (Sonderkommando). Les détenus y poursuivaient leur existence concentrationnaire, tout en travaillant 12 heures sur 24, une semaine de jour, une semaine de nuit, sous la surveillance des kapos. Ainsi, au SS Sonderkommando de Johannegeorgenstadt (Erzgebirge) rattaché à Flossenbürg.

Ces kommandos extérieurs étaient entourés de barbelés électrifiés avec miradors, avaient un emplacement pour la potence et étaient placés sous la responsabilité d'un officier SS. Ils se développèrent en 1943, mais plus encore en 1944 (Flossenbürg en a compté 100, le Struthof 70, etc.)

C - Caractéristiques du système concentrationnaire.

C'est une machine :

- **à déshumaniser**, dépouillé de tout dès son arrivée au camp, le détenu perd son identité : un numéro matricule remplace son nom, son seul vêtement est une tenue rayée de grosse toile où un triangle de couleur indique son statut concentrationnaire (ex. rouge pour les politiques, rose pour les homosexuels...) et une lettre majuscule sa nationalité.

- **à fabriquer des sous-hommes** (Untermensch) dont la volonté est annihilée, qui se laissent aller et sombrent vers le gouffre (ceux que les détenus appelaient, on ne sait pourquoi, les musulmans).

- **à fabriquer de la haine** : la promiscuité, les nationalités différentes, les multiples origines, les colis que les uns reçoivent et les autres pas, tout contribue à dresser les uns contre les autres.

- **à broyer l'être humain** en agissant sur le physique, le mental, le moral. Le déporté n'a pas à se poser de questions, juste obéir aux ordres, quels qu'ils soient. L'individu doit finalement se persuader qu'il ne sert plus à rien (multiplication des travaux inutiles, par ex.), que plus rien ne le retient à la vie.

Le système concentrationnaire nazi, c'est tout cela à la fois.

Quand on est pris dans ce cycle infernal, comment et pourquoi survivre ?

En premier lieu le moral doit tenir bon ; cela veut dire, bien sûr, que nous sommes confiants en la victoire finale. Cela signifie aussi que quoique fassent les SS, les kapos... pour nous persuader que nous sommes devenus des déchets, que nous n'avons pas - ou plus - à nous poser de questions (Hier ist kein warum = ici on ne demande pas pourquoi) mais seulement à obéir servilement aux ordres sans réfléchir, notre cerveau refuse d'y croire.

En second lieu, placé dans une telle situation, l'être humain doit se rapprocher de ses semblables et découvrir, s'il ne le sait déjà, ce qu'est la solidarité. Il doit apprendre à serrer les coudes avec les autres, à avoir des conversations avec eux, à échanger, à communiquer, mais aussi à faire parfois de petits sacrifices pour être utile.

Tout ceci explique que des groupes humains se soient formés entre gens qui parlent la même langue et se sont trouvés des affinités. Ce fut le cas de mon groupe. Le terme de "solidarité" appliqué à la vie concentrationnaire prend une résonance toute particulière.

En troisième lieu, l'homme (Mensch) est foncièrement attaché à la vie, et viscéralement à sa famille. Adulte ou adolescent, il veut tout faire pour revoir les siens. Ce lien familial va contribuer à l'aider à surmonter ces heures tragiques.

Tels sont les raisons et les moyens essentiels qui pour moi en particulier ont joué un rôle important au cours de ma vie concentrationnaire, et ont permis à l'adolescent que j'étais de résister et de rester un homme.

Les SS se sont trompés, l'homme n'est pas un loup pour l'homme. Placé dans le dénuement le plus total, il reste capable de conserver ses valeurs et même de les optimiser. Ainsi en va-t-il du

respect de la dignité humaine et plus généralement du respect des droits de l'homme et du sens que nous donnons au mot "solidarité".

D - La réinsertion des survivants dans la société civile.

Celles et ceux qui ont survécu à cet enfer sont rentrés en France dans un état de santé pitoyable, qui a surpris et instruit le corps médical.

Les situations de chacun étaient très différentes (perte d'emploi, absence de famille, charges de famille, famille désunie, ou au contraire soudée) et n'ont pas toujours facilité leur retour à la vie.

Ceci dit, il est difficile aujourd'hui d'imaginer ce que nous étions physiquement et physiologiquement et à quoi nous pensions. On a utilisé à notre égard le terme de "squelette ambulante", c'est-à-dire en clair de quelqu'un proche de la fin. Il faut dire que 30 kgs pour un mètre quatre-vingt et une tension artérielle de 8,5 / 1,5 (jamais mesurée sur un être vivant), cela donne à réfléchir.

Quant à nos pensées, elles étaient d'abord tournées vers nos camarades. Où sont-ils ? que sont-ils devenus après mon évasion ? C'était une vraie obnubilation. Elle nous quittait d'autant moins que les familles se manifestaient pour savoir, elles aussi, et que nous étions rarement en mesure de répondre autre chose que « Oui, je l'ai connu, mais je ne sais pas où il est ».

Nous étions, et cela nous hante encore parfois, habités de cauchemars sur cet enfer - le qualificatif de "dantesque" revenait souvent - dont nous étions sortis. Pourquoi nous, et pas d'autres ? et alors nous venait à l'esprit le mot de "justice" qui avait perdu toute signification là d'où nous venions.

Mais en même temps, nous reprenions courage, avec la volonté intérieure de remonter la pente - et vite, trop vite pour certains - pour enfin pouvoir recommencer à vivre normalement.

Vous comprendrez que nous n'ayons pas eu à ce moment-là envie de raconter l'enfer - non seulement nous étions trop faibles, mais ce que nous avions à dire de notre quotidien était tel que nous aurions été pris pour des fabulateurs, pour des gens non crédibles.

J'ai eu pour ma part beaucoup de chances

- d'avoir retrouvé la chaleur d'un foyer familial

- d'avoir été remarquablement soigné

- d'avoir, étant malade, admis de prendre mon temps avant de recommencer une vie d'étudiant, peu reposante pour un être fragile.

Ainsi ai-je pu mener à bien mes études universitaires interrompues de 17 à 21 ans, fonder à mon tour un foyer, me tailler une place dans la vie civile et professionnelle.

Ce besoin de sécurité assouvi, je me suis décidé à prendre une part active dans une association de déportés, la Fédération Nationale des Déportés, Internés, Résistants et Patriotes (F.N.D.I.R.P.), d'abord sur le plan local, puis départemental, puis national, à la représenter au Conseil d'Administration de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation, à m'investir fortement et publiquement pour faire part de mon expérience et expliquer à nos compatriotes, aux élèves des collèges et des lycées, ce qu'était le système concentrationnaire nazi.

E - Témoigner, faire réfléchir.

Mais attention ! il ne s'agissait pas, il ne s'agit pas pour moi de ressasser un passé, un vécu, si horrible a-t-il été, mais de transmettre ma mémoire aux générations futures. Il s'agit d'amener à une réflexion plus générale sur ce qui est arrivé, et qui peut se reproduire, sans doute avec des méthodes différentes et sous d'autres apparences

Sous le IIIe Reich, des millions d'êtres humains de toute l'Europe ont été anéantis par extermination systématique de peuples entiers (juifs, tziganes) et par la mort plus ou moins lente dans les camps de concentration.

Ces assassinats voulus et programmés au nom de l'idéologie nationale-socialiste n'auraient pu être commis sans le concours de citoyens issus du peuple allemand. Comment en sont-ils arrivés là ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Beaucoup de mécanismes ont joué, j'en ai retenu trois.

1 - La sincérité des bourreaux.

On pourrait penser que ces assassins, normalement constitués, se comportaient ainsi sous la peur et la contrainte, ou par inconscience ou folie meurtrière passagère, mais que en aucun cas leurs actes prémédités n'étaient accomplis par eux en bons nazis désireux de plaire au Führer. Pourtant, nous avons des textes qui témoignent de leur sincérité, de leur foi en ce régime qui promet une humanité saine et heureuse.

La lettre du SS Obersturmführer Hildebrandt au Docteur Ebner, en charge des Lebensborne, ces "haras" humains destinés au développement d'une "super-race" parfaitement pure, et publiée par Marc Hillel dans «Au nom de la race», nous fait effleurer ce vertige :

«Cher Oberführer Ebner

«J'appartiens à la SS depuis 12 ans et je suis détenteur de l'ordre du sang. Ma femme vient de mettre au monde une fille arriérée. Comment cela peut-il se faire ? » Réponse : « C'est dur pour un membre du Parti d'hériter d'un tel fardeau. Votre seule possibilité est de vous débarrasser de cet enfant. »

Nous retrouvons ce vertige devant les propos de Josef Kramer, aux mains en 1945 de l'armée britannique et ancien commandant du Konzentrationslager Natzweiler d'avril 1941 au 5 mai 1944 ? : « Je n'ai éprouvé aucune émotion en accomplissant ces actes, car j'avais reçu l'ordre d'exécuter de la façon que je vous ai indiquée les 80 internés. J'ai d'ailleurs été élevé comme cela... » (Struthof Robert Steegmann) « Ce qu'il y a de pire chez le fanatique, c'est la sincérité. » Oscar Wilde

2 - Le fanatisme.

Le fils d'un engagé volontaire dans la division "Das Reich" témoigne que, à la question : as-tu eu peur de mourir ? le père - "ce SS" - par ailleurs "amoureux de Saint-Simon, de Proust et de Theilhard de Chardin" répondait : « *J'étais un fanatique, cela m'était absolument égal* ». Il disait aussi avoir été totalement indifférent au sort de ses camarades français jugés et fusillés à la fin de la guerre à la prison de Fresnes : « *J'avais choisi mon camp, j'étais prêt à mourir* ». « *Tout en lui était lisse. Il n'avait aucun doute sur sa mission. Rien n'aurait pu le faire dévier de sa route. C'était son travail, comme d'autres se rendent au bureau* »,

Il ajoutait « *J'aimais être une brique dans un mur* ». Seule, une brique n'a pas de sens mais intégrée dans un mur, elle prend tout son sens, comme le fanatique qui ne se sent exister que dans une vie collective.

Fabriquer des briques pour étayer le Reich fut la tâche de Josef Goebbels, Ministre de l'Information et de la Propagande à partir de 1933, chargé par Hitler dès 1928 de l'action politique et psychologique sur le peuple allemand.

L'endoctrinement commençait à l'école, lorsque les cerveaux sont malléables : quel enfant ne serait pas fier de porter un uniforme et un brassard, de défiler au pas et en musique avec des fanions ? A l'adolescence, la gymnastique collective développe ce sentiment d'appartenance. La propagande commence à peser plus nettement. Les jeunes apprennent à réagir à des mots d'ordre, ils participent à des rassemblements où l'armée tient le premier rôle, ils défilent en rangs serrés, encadrés d'oriflammes géants aux couleurs excitantes, ils hurlent passionnément « Heil Hitler ! » en levant automatiquement le bras. De grandes affiches les invitent à entrer dans la SS « pour devenir des hommes »

Tous sont incités à rapporter au professeur ou au responsable du groupe les conversations familiales - ils ne savent pas toujours qu'ils risquent de faire arrêter leurs parents. Tout est prévu pour que chaque individu, fille ou garçon, se retrouve embrigadé et comme pris au piège, sans même qu'il lui soit possible de se rendre compte de ce que Goebbels a réussi à faire de lui.

Ainsi sont fabriqués des fanatiques entraînés comme par un vertige au service d'une idéologie, qui peut être aussi bien une religion, une opinion, qu'un parti. « *Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et qui, en conséquence, est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ?* » Voltaire

3 - Le mythe de "l'homme nouveau".

Les imperfections de l'être humain ont amené bien des philosophies ou des religions à imaginer un homme nouveau régénéré par des méthodes qui varient selon les familles de pensée : méditation, incantations collectives, promesses mystiques ou politiques...

En Europe, au XXe siècle, ce projet est repris par les mouvements et régimes fascistes qui structurent le paysage politique à partir de leurs valeurs et de leurs idéaux. Ils encadrent la population avec la volonté de remodeler les individus physiquement et moralement.

En Allemagne, c'est le racisme qui guide cette action. Seule la race aryenne - les Germains blonds aux yeux bleus - a le droit de survivre pour régner sur le monde après destruction des "autres" par la solution finale et l'esclavage. Il faut donc tout mettre en œuvre pour faciliter leur reproduction et leur développement.

Cette tâche va être confiée au Reichsführer SS Heinrich Himmler, le maître des camps de concentration et d'extermination. Dans le cadre d'une politique de promotion des naissances, il va créer les Lebensborn - Source de vie - le 12 décembre 1935. Le but de cette société - enregistrée Lebensborn Eingetragener Verein - était de donner aux filles-mères racialement valables la possibilité d'accoucher, en cachette de leurs parents, et d'abandonner, si elles le désiraient, leur enfant à la SS qui en assurerait la charge puis l'adoption. Si, au départ il s'agissait de foyers et de crèches, la SS les transforma rapidement en lieu de rencontre afin de permettre à des femmes allemandes racialement pures de concevoir des enfants avec des officiers SS. Le but ultime de ces "haras" humains était d'obtenir une race parfaitement pure. Les enfants nés dans les Lebensborn étaient pris en charge par la SS ; nombre d'entre eux, élevés sans mère et privés de tout amour parental, devinrent autistes ou débiles.

A partir de 1939, l'un des aspects les plus monstrueux de ce projet fut le kidnapping systématique des enfants racialement valables dans les pays occupés, principalement à l'est de l'Europe. De véritables opérations d'enlèvement furent organisées par la SS pour arracher de force à leur familles les enfants répondant aux critères raciaux nazis (blonds, yeux bleus, etc...). Des milliers d'enfants furent transférés dans les centres Lebensborn situés en Allemagne afin d'y être germanisés. Dans ces centres, tout était mis en œuvre pour que ces enfants rejettent leur parents naturels. En particulier, les infirmières SS leur faisaient croire qu'ils avaient été délibérément abandonnés. Ceux qui, malgré les pressions et les mauvais traitements, résistaient à la germanisation étaient transférés dans des camps, comme celui de Kalish, et exterminés. Les autres étaient destinés à l'adoption par des familles SS.

Il est extrêmement difficile de connaître le nombre d'enfants ainsi kidnappés. En 1946, on l'estimait à plus de 250.000. A peine un dixième d'entre eux furent retrouvés et rapatriés. Le sort des autres est inconnu. On sait que de nombreuses familles allemandes refusèrent de rendre les enfants, dans d'autres cas, ce sont les enfants eux-mêmes qui refusèrent de revenir, victimes de la propagande à laquelle ils avaient été soumis. Enfin, des milliers d'enfants furent exterminés parce que non germanisables. (Source : "Au nom de la race", Marc Hillel. Fayard, 1975) Himmler, qui s'était fait fort de peupler l'Allemagne de 120 millions de Germains nordiques avant 1980, dira : « L'homme ne descend plus du singe ; il descend de la SS. »

Conclusion.

Quand on a été acteur de tels événements, il faut témoigner de cette expérience et en tirer les leçons en les raccrochant à l'actualité. Il faut rappeler ce qu'était le national-socialisme, dans quelles conditions s'est développée cette idéologie raciste, antisémite, xénophobe, et le cortège de misères dont sa mise en application a été la conséquence.

Il faut surtout dire très haut et très fort que nous ne devons tolérer ni en France, ni en Europe des individus professant ces théories, des néonazis révisionnistes ou négationnistes qui veulent réécrire l'histoire, nier les camps et la Shoah. Nous ne devons accepter ni des universitaires

“historiens” qui nient les chambres à gaz, ni des hommes politiques qui les tiennent pour un détail, ni la profanation de cimetières, ni les brochures qui tentent de faire circuler ces thèses dans les milieux scolaires. Le fanatisme est multiple, les nouveaux visages du fascisme seront insidieux, mais toujours, sous une forme ou sous une autre, politiques.

Vous devez vous souvenir de mon cri d’alarme en mettant votre bulletin de vote dans l’urne : c’est un appel au respect de l’être humain et de sa dignité.

François Amoudruz,
Déporté politique à Buchenwald, Flossenbürg et Johanngeorgenstadt,
Officier de la Légion d’Honneur, Médaille de la Résistance.

4e trim 2006 - L n°40
Ref. : Mémoire